Mort de Charlie Kirk

Saluer un assassinat conduit à l'extrémisme

Parole d'expert — 20

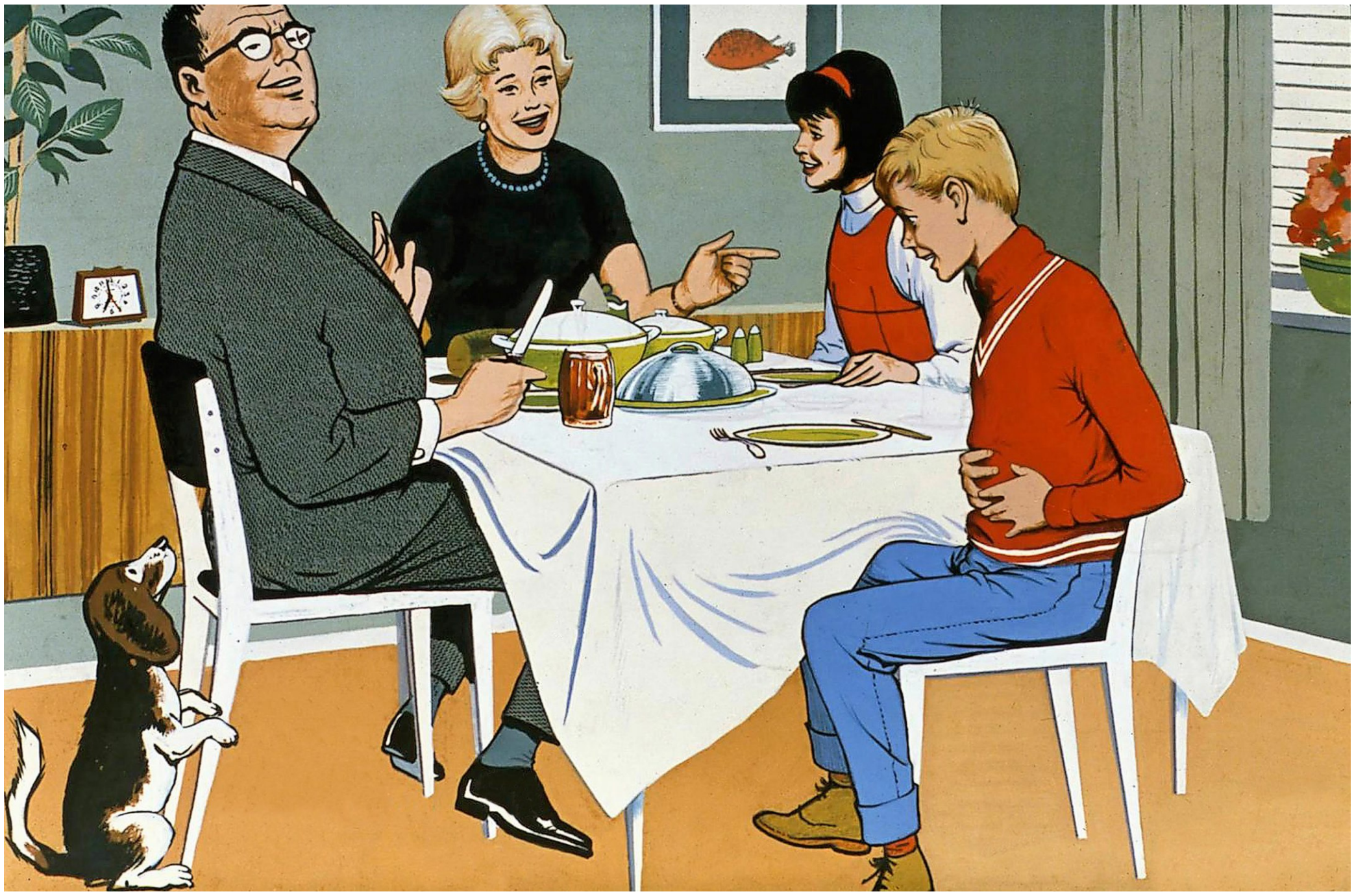
Petit écran

Audrey Fleurot tourne la page «HPI»

L'actrice se confie — 22

Et vous, l'allemand, ça vous parle?

Enseignement des langues Beaucoup d'élèves romands peinent à acquérir les compétences requises au terme de leur scolarité. Neuf personnalités évoquent leurs souvenirs et leur rapport à l'allemand.



La famille Schaudi et son chien «Lumpi» rappellent des souvenirs plus ou moins heureux à toutes celles et ceux qui ont connu la méthode d'enseignement «Vorwärts», utilisée durant de longues années dans les écoles de plusieurs cantons romands. DR

Caroline Zuercher

Une majorité de cantons alémaniques remettent en question l'enseignement du français à l'école primaire. Après le parlement zurichois, les députés saint-gallois ont annoncé cette semaine leur volonté de renvoyer notre langue au secondaire. En Suisse romande, l'apprentissage de l'allemand est aussi une gageure pour de nombreux élèves («Le Matin Dimanche» du 14 septembre). Des personnalités évoquent leur relation avec la langue de Goethe.

Alexis Favre

Journaliste à la RTS, 47 ans

«J'ai appris l'allemand de manière tout à fait standard et romande, j'ai eu mes sept ans d'allemand réglementaire à Genève. Et je dois dire que j'ai un peu un black-out à la fois sur mon niveau d'allemand, qui devait être médiocre, ni catastrophique, ni flamboyant, mais aussi, et je m'en excuse, sur les profs qui me l'ont enseigné. Par contre, je me souviens très bien de la méthode Vorwärts, de Hans Schaudi, de son amie Lieselotte et de son père qui était «Sparkassanleiter» à Cadolzburg. Et j'ai toujours trouvé suspect que le chien Lumpi fasse «baou! baou!»

À l'époque, on ne trouvait pas ça sexy d'apprendre l'allemand. On n'avait aucune référence germanique ou germanophone. Je ne regardais pas une chaîne de télé allemande, je n'écoutais pas la radio en allemand, je ne lisais pas de journal. En plus, on nous enseignait ce truc-là comme une langue morte, comme si l'allemand n'existait pas. Je ne peux pas exclure que les mentalités romandes, françaises, francophones y étaient pour quelque chose. Le mot «boche» existait encore. Je suis un produit de cette génération, et je pense que c'est différent maintenant.

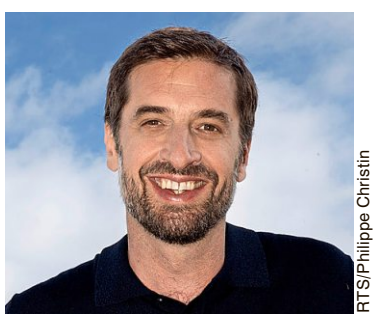
Paradoxalement, je me suis rendu compte plus tard que, confronté à l'allemand dans la vie professionnelle, j'avais acquis plus de bases que je n'imaginais. J'ai toujours ce blocage sur l'accord du der/die/das, mais je ne suis pas loin.

J'ai plutôt de la facilité pour les langues, je fonctionne à l'oreille, à la musique de la langue. Quand j'ai des invités alémaniques sur le plateau d'«Infrarouge», je peux m'amuser un petit peu en suisse allemand, ça les fait rire et ça brise la glace. Et je m'en sers pour me documenter. On est dans un pays qui travaille quand même passablement en allemand.»

Sarah Jollien-Fardel

Romancière et journaliste, 54 ans

«Mon niveau d'allemand? Je me débrouille plus ou moins pour des conversations simples. L'allemand reste un peu mystérieux pour moi. J'ai commencé à l'apprendre vers 7-8 ans avec plus ou moins de plaisir. À l'adolescence, je préférais de loin l'anglais. J'ai ressenti du plaisir à l'entendre plus tard, vers 20 ans, quand une amie m'a fait écouter Marlene Dietrich.



RTS/Philippe Christin

«Avec mes invités, je peux m'amuser un petit peu en suisse allemand, ça brise la glace.»

Alexis Favre
Journaliste à la RTS, 47 ans

J'aime sa sonorité. J'ai découvert le mot «bescheiden» (modeste) sur une carte humoristique, illustrée avec Garfield qui disait «Ici bin so bescheiden»... Je trouvais ça drôle, j'avais 15 ans et je l'avais envoyée à ma famille. Le mot m'est resté.

J'ai toujours trouvé étrange qu'après avoir étudié l'allemand plus de sept ans, mes camarades et moi ne pouvions pas mieux nous exprimer. Je me suis dit que c'était peut-être une question de méthode, mais, visiblement, c'est pareil pour mes enfants et même mes neveux et nièces qui ont entre 12 et 15 ans. C'est dommage et étonnant que, dans un canton bilingue comme le Valais, on ne puisse pas converser en allemand.

J'ai été très fière que la première traduction de mon premier roman, «Sa préférée», ait été l'allemand. Symboliquement, j'en ai été touchée. J'ai beaucoup travaillé avec la traductrice, et cela a été pour moi l'occasion de me replonger et de redécouvrir cette langue.

Dans un monde toujours plus normé, universalisé, lissé, je comprends la tentation de donner la priorité à l'anglais, Mais c'est dommage que nous perdions en route ce qui nous différencie d'autres pays alentour. Le multilinguisme en fait partie, et peut-être que notre manière de nous comporter, politiquement, socialement, découle de cette pluralité-là.»

Justin Murisier

Skieur, 33 ans

«J'ai appris l'allemand sur le tas. Il est possible que je fasse des erreurs de grammaire ou me trompe parfois de mot. Mais je vis deux cents jours par an avec

Suite en page — 16